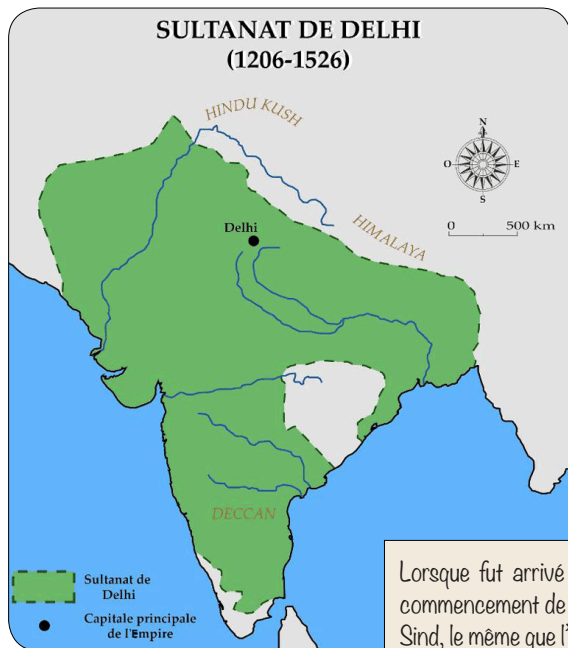


Sultanat de Dheli



Lorsque fut arrivé le premier jour du mois divin de moharrem, commencement de l'année 734, nous parvinmes près du fleuve Sind, le même que l'on désigne sous le nom de Pendj-âb, nom qui signifie les Cinq Rivières. Ce fleuve est un des plus grands qui existent ; il déborde dans la saison des chaleurs, et les habitants de la contrée ensemencent la terre après son inondation, ainsi que font les habitants de l'Égypte, lors du débordement du Nil. C'est à partir de ce fleuve que commencent les États du sultan vénéré, Mohammed Châh, roi de l'Inde et du Sind ⁽¹⁾.

1. Muhammad bin Tughluk, ainsi que tous les autres sultans de Dihli, seront passés en revue plus loin. Le Sind, du sanskrit Sindhu (l'Indus), est le nom donné à la vallée de ce fleuve, conquise par les Arabes dès le VIII^e siècle et constituant une province séparée par rapport au reste de l'Inde dont les premières invasions datent de Mahmut de Ghazna au début du XI^e siècle et la conquête systématique de la fin du XII^e siècle.

Au sujet de la mousson

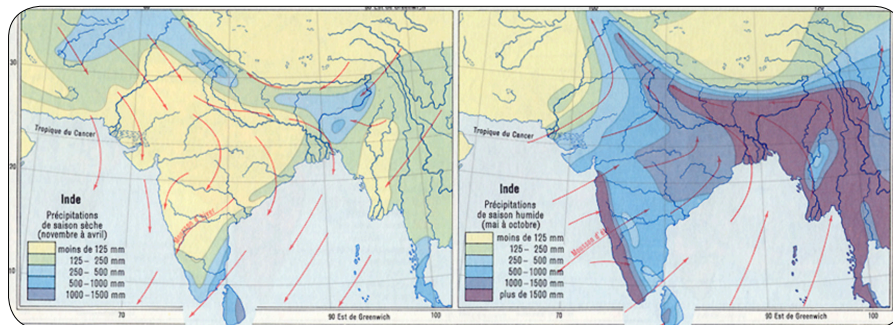
Le Sind ou Sindh est une région historique, actuellement l'une des quatre provinces fédérées du Pakistan. Situé le plus au sud du pays, il est entouré du Baloutchistan à l'ouest et au nord, du Pendjâb au nord, du Rajasthan indien à l'est et enfin du Gujarat et du Rann de Kutch au sud. Le Sind dispose aussi d'un accès à la mer d'Arabie (ou mer d'Oman) au sud-ouest.

La basse vallée de l'Indus coule dans le Sind, bordé à l'est, en Inde, par le désert du Thar. Les principales cultures sont le coton, le blé, la canne à sucre et surtout le riz. On y cultive aussi divers fruits comme la banane et la mangue. L'agriculture joue aussi un rôle important pour l'économie, bénéficiant d'un important réseau d'irrigation.

Ibn Battuta fait référence au débordement du Pendjâb qui correspondrait au fleuve Indus. Pendant la saison « de la mousson », le niveau des différents cours d'eau qui se jettent dans le fleuve augmente au point de le faire « déborder ». C'est la crue.

Le mot mousson vient de l'arabe « maswim » qui signifie saison. Ce phénomène climatique désigne spécifiquement le continent Indien. En été, la mousson (un ensemble de vents) amène de l'air chaud et humide de l'Océan Indien vers le continent. Cet air chaud reste bloqué par la chaîne de l'Himalaya et provoque des pluies abondantes pendant plusieurs semaines. Ces pluies sont un cadeau d'Allah car sans elles, les terres resteraient sèches et arides. Avec la mousson vient donc l'hydratation de la terre et sa fertilisation.

Toutefois lorsque la crue est trop importante, les dégâts causés par l'inondation sont dramatiques pour les habitants vivants aux alentours.





AU SUJET DU BERID

Entre la province du Sind et la résidence du sultan, qui est la ville de Dilhi, il y a cinquante journées de marche. Lorsque les préposés aux nouvelles écrivent du Sind au sultan, la lettre lui parvient en l'espace de cinq jours, grâce au béréd ou à la poste. (...)

Le béréd, dans l'Inde, est de deux espèces. Quant à la poste aux chevaux, on l'appelle *oulâk* ⁽¹⁾. Elle a lieu au moyen de chevaux appartenant au sultan et stationnés tous les quatre milles. Pour la poste aux piétons, voici en quoi elle consiste: chaque mille est partagé en trois distances égales que l'on appelle *addâouah* ⁽²⁾, ce qui veut dire le tiers d'un mille. Quant au mille, il se nomme, chez les Indiens, *al-coroth*. Or, à chaque tiers de mille, il y a une bourgade bien peuplée, à l'extérieur de laquelle se trouvent trois tentes où se tiennent assis des hommes tout prêts à partir. Ces gens ont serré leur ceinture, et près de chacun se trouve un fouet long de deux coudées, et terminé à sa partie supérieure par des sonnettes de cuivre. Lorsque le courrier sort de la ville, il tient sa lettre entre ses doigts et, dans l'autre main, le fouet garni de sonnettes. Il part donc, courant de toutes ses forces. Quand les gens placés dans les pavillons entendent le bruit des sonnettes, ils font leurs préparatifs pour recevoir le courrier, et, à son arrivée près d'eux, un d'entre eux prend la lettre de sa main et part avec la plus grande vitesse. Il agite son fouet jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'autre *dâouah*. Ces courriers ne cessent d'agir ainsi jusqu'à ce que la lettre soit parvenue à sa destination ⁽³⁾.

Cette espèce de poste est plus prompte que la poste aux chevaux, et l'on transporte souvent par son moyen ceux des fruits du Khorâçân qui sont recherchés dans l'Inde. On les dépose dans des plats, et on les transporte en courant jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au sultan. C'est encore ainsi que l'on transporte les principaux criminels; on place chacun de ceux-ci sur un siège que les courriers chargent sur leur tête et avec lequel ils marchent en courant. Enfin, c'est de la même manière que l'on transporte l'eau destinée à être bue par le sultan, lorsqu'il se trouve à Daoulet Abâd. On lui porte de l'eau puisée dans le fleuve Gange, où les Indiens se rendent en pèlerinage, ce fleuve est à quarante journées de cette ville.

Lorsque les «nouvellistes» écrivent au sultan pour l'informer de l'arrivée de quelqu'un dans ses États, il prend une pleine connaissance de la lettre. Ceux qui l'écrivent y mettent tout leur soin, faisant connaître au prince qu'il est arrivé un homme, conformément de telle manière et vêtu de telle sorte. Ils enregistrent le nombre de ses compagnons, de ses esclaves, de ses serviteurs et de ses bêtes de somme; ils décrivent comment il en use dans la marche et dans le repos, et racontent toutes ses dépenses. Ils ne négligent aucun de ces détails. Lorsque le voyageur arrive au Moulân, qui est la capitale du Sind, il y séjourne jusqu'à ce qu'on reçoive un ordre du sultan touchant sa venue à la cour et le traitement qui lui sera fait. Un individu est honoré, en ce pays, selon ce qu'on observe de ses actions, de ses dépenses et de ses sentiments, puisque l'on ignore quel est son mérite et quels sont ces ancêtres.

C'est la coutume du roi de l'Inde, du sultan Abou'l-Modjahid Mohammed chah, d'honorer les étrangers, de les aimer et de les distinguer d'une manière toute particulière, en leur accordant des gouvernements ou d'éminentes dignités. La plupart de ses courtisans, de ses chambellans, de ses vizirs, de ses kâdhis et de ses beaux-frères, sont des étrangers. Il a publié un ordre portant que ceux-ci, dans ses États, fussent appelés du titre d'illustres: ce mot est devenu pour eux un nom propre.

1. *Ulak* est le mot turc encore utilisé; le nom de *berid* était également donné à la poste mamelouk d'Égypte.
2. Du persan *daw*, course.
3. «Il est vrai qu'entre un poste et l'autre, sur quelque route que ce soit, est placé tous les trois milles un hameau d'environ quarante maisons, où vivent des coureurs également affectés aux messageries du Grand Sire; et vous dirai comment. Ils portent une grande ceinture, tout autour garnie de sonnettes, pour que, quand ils vont, ils soient ouïs de fort loin [...]. Lorsque le roi veut envoyer une lettre par courrier, il la remet à un de ces coureurs, et il s'en va, toujours au grand galop, mais pas plus loin que trois milles, c'est-à-dire d'un poste à l'autre. Et l'autre, au bout de ces trois milles, qui, de bien loin, l'entend venir, se prépare incontinent et se tient prêt avant son arrivée, lui aussi muni de clochettes» (Marco Polo). Seulement ici il s'agit de la Chine. Dans la Perse safavide le coureur, appelé *shatir*, porte un «caleçon avec une ceinture à trois sonnettes qui viennent lui battre sur les ventres.» (Tavernier).

Le système de poste du Sultanat de Dheli

En conquérant une grande partie de l'Asie Mineure et de Moyen-Orient, les Mongols ont permis de diffuser une organisation des postes qui existait déjà en Chine plusieurs siècles auparavant. Le développement des voies de communication, des routes commerciales et d'une administration bureaucratique sur tout leur territoire impliquait aux dirigeants Mongols que les systèmes d'information entre les provinces et les Ministres du Khan et entre les différentes provinces soit performant.

Des dizaines de milliers de kilomètres de réseau «postal» ont été développés avec des milliers d'employés dédiés à la transmission et à la traduction du «courrier». Ce système s'est répandu un peu partout et il n'est pas étonnant de trouver dans le Sultanat de Dheli un système hérité du système postal suino-mongol.

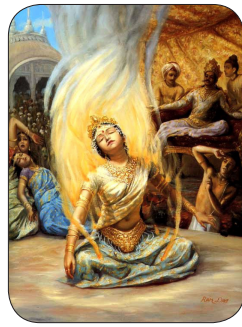
On distingue:

1. **la poste à chevaux**: un relai disposé tous les 4 milles (environ 6 km);
2. **la poste à piétons**: un relai disposé tous les 3 milles (environ 4,5 km). Cette distance est divisée en 3, soit 3 parties d'environ 1,5 km. Situés aux abords des villes, des «postiers» sont prêts à partir en courant en portant le courrier ou leur «livraison» (nourriture, prisonniers...). Ils annoncent leur arrivée avec des clochettes qu'ils tiennent au bout d'un bâton ce qui permet au relayiste suivant de se préparer à partir. Ainsi il n'y a pas de perte de temps et les livraisons sont effectuées rapidement.

Ce système de poste piéton semble réservé aux livraisons pressées et destinées à l'administration ou au Sultan car plus rapide que la poste à chevaux.

Elle nécessitait un nombre très élevé d'employés qui couraient le long des routes principales et faisaient des aller-retours entre 2 ou 3 relais. Cela signifiait également un système de confiance et/ou de contrôle des employés et des routes pour éviter que l'un des «colis» destiné au Sultan ne soit perdu, endommagé ou volé.





DE CEUX DES HABITANTS DE L'INDE QUI SE BRULENT VOLONTAIREMENT

Au moment où je revenais de voir ce cheikh, j'aperçus des gens qui couraient en toute hâte hors de notre campement, accompagnés de quelques-uns de mes camarades. Je leur demandai ce qui était arrivé; ils m'annoncèrent qu'un Indien idolâtre était mort, qu'un brasier avait été allumé pour consumer son cadavre, et que sa femme se brûlerait en même temps que lui. Lorsque tous deux furent brûlés, mes compagnons revinrent et me racontèrent que la femme avait tenu le mort embrassé, jusqu'à ce qu'elle fût consumée avec lui. Par la suite, je voyais dans l'Inde des femmes idolâtres, toutes parées et montées sur un cheval; la population, tant musulmane qu'idolâtre, les suivait; les timbales et les trompettes résonnaient devant elles. Elles étaient accompagnées des brahmanes, qui sont les chefs des Indous. Lorsque cela se passe dans les États du sultan, ils demandent à ce prince la permission de brûler la femme du mort. Il leur accorde cette autorisation, et alors ils procèdent au brûlement de la veuve.

Au bout d'un certain temps, il arriva que je me trouvais dans une ville dont la plupart des habitants étaient des idolâtres. Cette ville est nommée Amdjery et son prince était un musulman de la tribu des Sâmirah du Sind. Dans son voisinage habitaient les idolâtres rebelles. Un certain jour, ils commirent des brigandages, et l'émir musulman se mit en marche pour les combattre. Ses sujets, tant musulmans qu'infidèles, marchèrent avec lui, et un combat acharné s'engagea, dans lequel pé-

rèrent sept des derniers, dont trois étaient mariés; leurs femmes convinrent entre elles de se brûler. Le brûlement de la femme, après la mort de son mari, est, chez les Indiens, un acte recommandé, mais non obligatoire. Si une veuve se brûle, les personnes de sa famille en retirent de la gloire, et sont célébrées pour leur fidélité à remplir leurs engagements. Quant à celle qui ne se livre pas aux flammes, elle revêt des habits grossiers et demeure chez ses parents, en proie à la misère et à l'abjection, à cause de son manque de fidélité; mais on ne la force pas à se brûler.

Or donc, quand les trois femmes que nous avons mentionnées furent convenues de se brûler, elles passèrent les trois jours qui devaient précéder ce sacrifice dans les chansons, les réjouissances et les festins, comme si elles avaient voulu faire leurs adieux à ce monde. De toutes parts les autres femmes venaient les trouver. Le matin du quatrième jour, on amena à chacune de ces trois femmes un cheval, sur lequel chacune monta, toute parée et parfumée. Dans la main droite elles tenaient une noix de cocotier, avec laquelle elles jouaient; et dans la gauche, un miroir, où elles regardaient leur figure. Les brahmanes les entouraient, et elles étaient accompagnées de leurs proches. Devant elles, on battait des timbales et l'on sonnait de la trompette et du clairon. Chacun des infidèles leur disait: «Transmettez mes salutations à mon père, ou à mon frère, ou à ma mère, ou à mon ami.» A quoi elles répondaient, en leur souriant: «Très bien.»

Je montai à cheval, avec mes compagnons, afin de voir

de quelle manière ces femmes se comporteraient durant la cérémonie de leur brûlement. Nous marchâmes avec elles l'espace d'environ trois milles, et nous arrivâmes dans un endroit obscur, abondamment pourvu d'eau et d'arbres, et couvert d'un ombrage épais. Au milieu des arbres s'élevaient quatre pavillons, dans chacun desquels était une idole de pierre. Entre les pavillons se trouvait le bassin d'eau, au-dessus duquel l'ombre était extrêmement dense et les arbres fort pressés, de sorte que le soleil ne pouvait pénétrer au travers. On eût dit que ce lieu était une des vallées de l'enfer; que Dieu nous en préserve!

Quand j'arrivai à ces tentes, les trois femmes mirent pied à terre près du bassin, s'y plongèrent, dépouillèrent les habits et les bijoux qu'elles portaient, et en firent des aumônes. On apporta à chacune d'elles une grossière étoffe de coton, non façonnée, dont elles lièrent une partie sur leurs hanches et le reste sur leur tête et leurs épaules. Cependant, des feux avaient été allumés, près de ce bassin, dans un endroit déprimé, et l'on y avait répandu de l'huile de cundjut¹, c'est-à-dire de sésame qui accrut l'intensité des flammes. Il y avait là environ quinze hommes, tenant dans leurs mains des fagots de bois mince. Avec eux s'en trouvaient dix autres, portant dans leurs mains de grandes planches. Les joueurs de timbales et de trompettes se tenaient debout, attendant la venue de la femme. La vue du feu était cachée par une couverture que des hommes tenaient dans leurs mains, de peur que la malheureuse ne fût effrayée en l'apercevant. Je vis une

de ces femmes qui, au moment où elle arriva près de cette couverture, l'arracha violemment des mains des gens qui la soutenaient, et leur dit, en souriant, des paroles persanes dont le sens était: «Est-ce que vous m'effrayerez avec le feu? Je sais bien que c'est du feu; laissez-moi.» Puis elle réunit ses mains au-dessus de sa tête, comme pour saluer le feu, et elle s'y jeta elle-même. Au même instant, les timbales, les clairons et les trompettes retentirent, et les hommes lancèrent sur elle le bois qu'ils portaient dans leurs mains. D'autres placèrent des planches par-dessus la victime, de crainte qu'elle ne se remuât. Des cris s'élevèrent, et la clameur devint considérable. Lorsque je vis ce spectacle, je fus sur le point de tomber de cheval. Heureusement, mes compagnons vinrent à moi avec de l'eau, ils me lavèrent le visage, et je m'en retournai.

Les habitants de l'Inde en usent de même en ce qui touche la submersion. Beaucoup d'entre eux se noient volontairement dans le Gange, où ils se rendent en pèlerinage. On y jette les cendres des personnes qui se sont brûlées. Les Indiens prétendent qu'il sort du Paradis. Lorsque l'un d'eux arrive sur ses bords avec le dessein de s'y noyer, il dit aux personnes présentes: «Ne vous imaginez pas que je me noie à cause de quelque chose qui me soit survenue ici-bas, ou faute d'argent. Mon seul but est de m'approcher de Coçâi².» Car tel est, dans leur langue, le nom de Dieu. Puis il se noie. Lorsqu'il est mort, les assistants le retirent de l'eau, le brûlent, et jettent ses cendres dans le même fleuve.

1. Du persan *kungud*, sésame.

2. Peut-être Krishna.



Le Gange

Ibn Battuta raconte que le Sultan se faisait livrer de l'eau du Gange pour la boire. Bien que musulman, le Sultan de Dheli avait conservé des coutumes hindouistes.

Le Gange est un fleuve du nord de l'Inde, considéré comme sacré par les hindous. Selon leurs croyances, le Gange apporte la sagesse spirituelle. L'immersion dans le Gange purifie le croyant de ses pêchés, et disperser les cendres d'un mort dans le fleuve peut lui permettre d'atteindre une meilleure vie future (les hindous croient à la réincarnation)

Aujourd'hui le Gange est un fleuve pollué, dans lequel les indiens jettent chaque jour les cendres d'environ 500 morts, des milliers de tonnes de bois utilisés pour les crémations et des dizaines de milliers de cadavres d'animaux.

Selon l'article de Roland Lardinois, Le sacrifice des femmes en Inde, Actes de la Recherche en Sciences sociales, année 1996

Les femmes qui s'immolaient en Inde sur le bûcher funéraire de leur mari étaient appelées des satî. Ce rite hindou occupe une place privilégiée à l'époque d'Ibn Battuta, alors que la littérature brahmanique fait très peu mention de lui. L'origine de ce rite ne se trouve pas dans la loi hindoue mais dans ses coutumes. Ce rite semble être plus répandu dans la caste des guerriers. Les épouses mourant avec leur mari renforcent le prestige de ces héros victimes de mort violente. Mais ce rite est toujours en vigueur aujourd'hui. Les hindous ne le voient pas comme un suicide ni comme un meurtre. C'est pour eux un sacrifice réalisé pour leurs dieux. Ce sacrifice permet la réunion des époux dans la mort. Devenir une satî permet aux veuves d'être considérées comme des « déesses ». Et voir une satî mourir est :

- un exemple pour les jeunes femmes et les petites filles et ;
- un acte bénéfique car la satî devient une source de purification pour la famille de son père, de sa mère et pour celle de ses enfants.

Les cendres des satîs sont ensuite utilisées par les dévots qui s'en enduisent le front dans les temples et on construit des sanctuaires à leur nom.

Les violences volontaires et la mort permettent à l'âme d'accéder plus vite à la renaissance.

Les sacrifices humains volontaires ou forcés existent et sont répandus dans

les religions polythéistes depuis des milliers d'années. L'islam a mis fin à ces mauvaises pratiques avec le sacrifice d'Ismail, remplacé par un bélier. *Al hamdu li-Llâh.*

D'autre part, on n'incinère pas les croyants, leur corps est lavé, enveloppé d'un linceul et enterré dans la terre.

Un peu plus loin, au sujet de la mort d'une de ses filles (qu'il avait eu avec l'une de ses esclaves), alors âgée de moins d'un an, Ibn Battuta raconte : *« Il est d'usage, chez les Indiens, de se rendre au tombeau du mort le matin du troisième jour après son enterrement. Ils placent tout autour de la tombe des tapis, des étoffes de soie, et, sur la sépulture même, des fleurs, qu'on trouve dans l'Inde pendant toutes les saisons. Ce sont, par exemple, des jasmins, des tubéreuses ou fleurs jaunes, des reïboûls, dont la couleur est blanche, et des roses musquées ou églantines. Celles-ci sont de deux sortes ; les unes sont blanches et les autres jaunes. Ils ornent aussi le tombeau de branches d'orangers et de citronniers avec leurs fruits ; si ces derniers manquent, ils en attachent avec des fils. On répand sur la sépulture des fruits secs, des noix de coco ; les hommes se rassemblent, on apporte des exemplaires du Coran, et ils lisent. Quand ils ont fini cette lecture, on sert le sirop dissous dans l'eau, dont le public boit ; puis on verse sur chacun de l'essence de roses en profusion. Enfin on distribue le bétel, et les assistants se retirent. »*

Cette pratique n'a pas de fondement religieux, elle est même douteuse.



Le rhinocéros

Le rhinocéros est un mammifère (ongulé), de grande taille avec la peau épaisse et rugueuse. Il porte une ou deux cornes sur la tête selon son espèce. Il mesure de 2 à 4 mètres de long, il peut peser jusqu'à 3 tonnes et est le 2^e mammifère terrestre le plus gros après l'éléphant. Sa longévité est de 50 ans et il peut courir très vite. Herbivore, il mange des feuilles et des branchages.

DESCRIPTION DU «CARCADDAN»

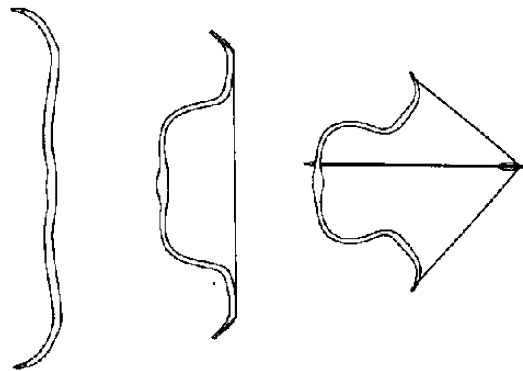
Quand nous eûmes franchi le fleuve du Sind, connu sous le nom de Pendjâb, nous entrâmes dans un marais planté de roseaux, afin de suivre le chemin qui le traversait par le milieu. Un carcaddan en sortit sous nos yeux. Voici la description de cet animal : il est de couleur noire, a le corps grand, la tête grosse et d'un volume excessif ; c'est pourquoi on en fait le sujet d'un proverbe, et l'on dit : « Le rhinocéros, tête sans corps. » Il est plus petit que l'éléphant, mais sa tête est plusieurs fois aussi forte que celle de cet animal. Il a entre les yeux une seule corne, de la longueur d'environ trois coudées et de la largeur d'environ un empan. Lorsque l'animal dont il est ici question sortit du marais à notre vue, un cavalier voulut l'attaquer ; le carcaddan frappa de sa corne la monture de ce cavalier, lui traversa la cuisse et le renversa, après quoi il rentra parmi les roseaux et nous ne pûmes nous en emparer. J'ai vu un rhinocéros une seconde fois, pendant le même voyage, après la prière de l'asr ; il était occupé à se repaître de plantes. Lorsque nous nous dirigeâmes vers lui, il s'enfuit. J'en vis un encore une fois, tandis que je me trouvais avec le roi de l'Inde. Nous entrâmes dans un bosquet de roseaux ; le sultan était monté sur un éléphant, et nous-mêmes avions pour montures plusieurs de ces animaux ; les piétons et les cavaliers pénétrèrent parmi les roseaux, firent lever le carcaddan, le tuèrent et poussèrent sa tête vers le camp.

DE L'EMIR DE MOULTAN ET DETAILS SUR CE QUI LE CONCERNE

Le prince de Moultan était Kothb Almule, un des principaux chefs et des plus distingués. Lorsque j'entrai chez lui, il se leva, me prit la main et me fit asseoir à son côté. Je lui offris un esclave, un cheval, ainsi qu'une certaine quantité de raisins secs et d'amandes. C'est un des plus grands cadeaux qu'on puisse faire aux gens de ce pays, car il ne s'en trouve pas chez eux; seulement on en importe du Khorâqân. L'émir était assis sur une grande estrade, recouverte de tapis; près de lui se trouvait le kâdhi appelé Sâlâr, et le prédicateur, dont je ne me rappelle pas le nom. Il avait, à sa droite et à sa gauche, les chefs des troupes, et les guerriers se tenaient debout derrière lui; les troupes passaient en revue devant lui; il y avait là un grand nombre d'arcs. Lorsqu'arrive quelqu'un qui désire être enrôlé dans l'armée en qualité d'archer, on lui donne un de ces arcs, afin qu'il le tende. Ces arcs sont plus ou moins roides, et la solde de l'archer est proportionnée à la force qu'il montre à les tendre. Pour celui qui désire être inscrit comme cavalier, il y a là une cible; il fait courir son cheval et frappe la cible de sa lance. Il y a également un anneau suspendu à un mur peu élevé; le cavalier pousse sa monture jusqu'à ce qu'il arrive vis-à-vis de l'anneau, et, s'il l'enlève avec sa lance, il est considéré comme un excellent homme de cheval. Pour celui qui veut être enregistré à la fois comme archer et cavalier, on place sur la terre une boule. Cet individu fait courir son cheval et vise la boule; sa solde est proportionnée à l'habileté qu'il montre à toucher le but.

'Uqba Ben 'Amer (r.A) rapporte avoir entendu le Prophète (saws) dire: « *Equipez toutes les troupes et toute la cavalerie que vous pourrez* ». [Sourate du butin (al-Anfal), verset 60]. **En fait la véritable force réside dans le tir. (Il le répéta trois fois) ».**

(Rapporté par Muslim)



Arc Türk de tradition steppique

Au sujet de l'arc

En Europe, l'arc avait un statut inférieur dans la hiérarchie des armes que ce soit par ce qu'il était utilisé dans une activité inférieure à la guerre ou à la chasse, ou mis dans les mains de serfs ou de personnes qui n'étaient pas nobles et/ou guerriers.

En Inde au contraire, l'arc est par excellence l'arme du guerrier qualifié.

L'arc était une arme typique des Indiens, depuis la période Védique (Antiquité en Inde), jusqu'à l'avènement de l'Islam. Les nobles utilisaient l'arc, souvent depuis des chars de guerre. Des hymnes sacrés ou à la louange de l'Inde Védique glorifiaient son utilisation. D'anciens récits Indiens détaillent des méthodologies d'entraînements de tir à l'arc, montrant que l'archerie était un art martial majeur.

«En Inde, le statut éminent des archers n'a pas besoin d'être longuement démontré. L'arc est l'arme des dieux guerriers, de Vishnu, de Rudra, des Marut, d'Indra. Dans ces deux derniers cas, leur arme par excellence est la foudre, l'éclair, mais la flèche en est une métaphore, ou, plus que cela, une concrétisation... L'arc est donc pour les Indiens, comme pour les Scythes, et les Iraniens, l'arme par excellence, la plus noble, celle des rois et des guerriers professionnels.»

Source : Arc, de Bernard Sergent, Mètis. *Anthropologie des mondes grecs anciens*, vol. 6, n°1-2, 1991



Archer Sassanide (Perse)



Archer de la Horde d'Or



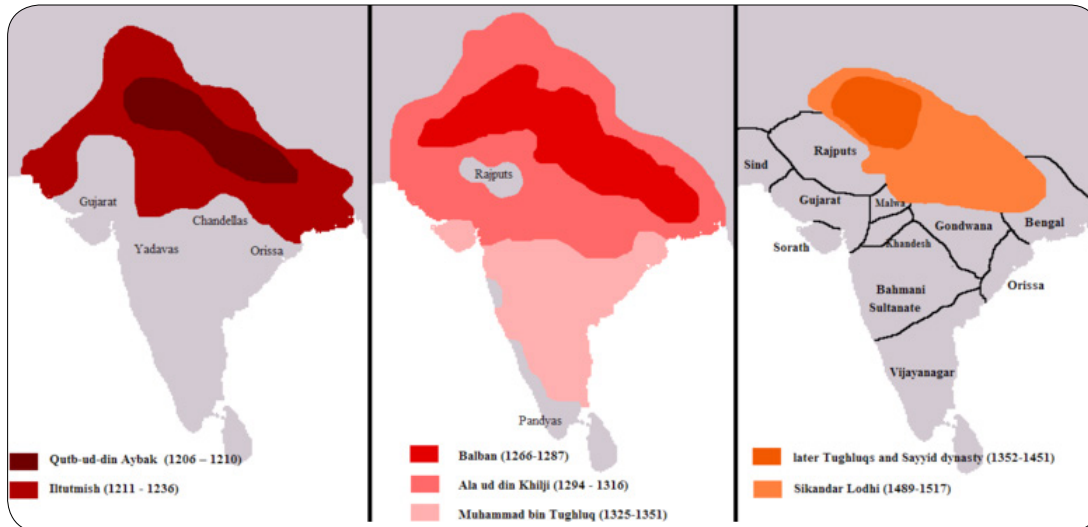
Archers musulmans de Sicile

Notes de traduction :

Pendant sa période de conquêtes territoriales, le Sultanat de Dheli s'est très largement enrichi grâce à des pillages systématiques dans les régions du Sud de l'Inde, en défaveur d'un peuple désorganisé et trop faible pour protéger ses multiples richesses (or, diamants, saphirs, émeraudes, grenats, tourmalines (pierre noire, rose ou verte ou dégradée de bruns et verts),...). Jusqu'au XVIII^e siècle, l'Inde était le premier fournisseur de diamants au monde.

L'arrivée d'Ibn Battuta en Inde intervient à l'époque de l'apogée du Sultanat de Dehli mais également au commencement de sa fin. A l'époque, le mysticisme islamique se diffuse rapidement en Inde et les pratiques mystiques et ascétiques hindoues profitent d'une crise provoquée par la présence dominante de l'islam qui renie l'hindouïsme dans son principe même.

Les grands saints gagnent en pouvoir et se transforment en faiseurs de rois. Ces derniers doivent donc ménager ces choyoukhs pour garder les faveurs du peuple et parfois mettre fin à leur influence quand celle-ci devient trop dangereuse. C'est ce que le Sultan Muhammad Ibn Tughluk, dirigeant du Sultanat à l'époque où Ibn Battuta y réside, n'hésitera pas à faire. Il gagnera ainsi une très mauvaise réputation.



DESCRIPTION DE DIHLY

Cette ville est d'une grande étendue, et possède une nombreuse population. Elle se compose actuellement de quatre villes voisines et contiguës, à savoir :

Dihly proprement dite, qui est la vieille cité, construite par les idolâtres, et dont la conquête eut lieu l'année 584⁽¹⁾.

Siry, aussi nommée le séjour du khalifat : c'est celle que le sultan donna à Ghiyâth Eddin, petit-fils du khalife abbâsside Almostancir, lorsqu'il vint le trouver. C'est là qu'habitaient le sultan 'Alâ Eddin et son fils Kothb Eddin, dont nous parlerons ci-après.

Toghlok Abâd, ainsi appelée du nom de son fondateur, le sultan Toghlok, père du sultan de l'Inde, à la cour de qui nous nous rendions. Voici quel fut le motif pour lequel il la bâtit : un certain jour qu'il se tenait debout en présence du sultan Kothb Eddin, il lui dit : « O maître du monde, il conviendrait que tu élevasses ici une ville. » Le sultan lui répondit, par manière de plaisanterie : « Lorsque tu seras empereur, bâtis-la donc. » Il arriva, par la volonté de Dieu, que cet homme devint sultan ; il construisit alors la ville en question et l'appela de son nom.

Djihân pénâh⁽²⁾, qui est destinée particulièrement à servir de demeure au sultan Mohammed châh, actuellement roi de l'Inde, et que nous venions trouver. C'est lui qui la bâtit ; il avait eu l'intention de relier entre elles ces quatre villes par un seul et même mur ; il en édifia une partie, et renonça à élever le reste, à cause des grandes dépenses qu'aurait exigées sa construction.

1. La ville fut fondée vers 1052 et conquise en 1192.

2. Le Refuge du Monde construite par Muhammad Ibn Tughluk après 1325, entre la vieille Dihli et Sin.

DESCRIPTION DU MUR ET DES PORTES DE DIHLY

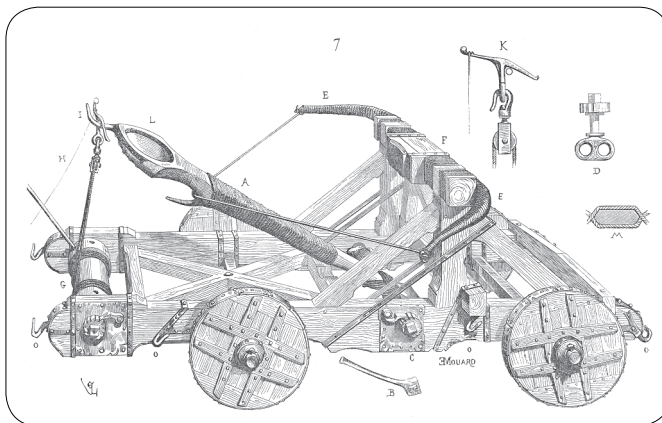
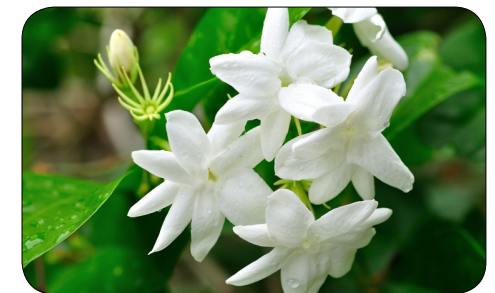
Le mur qui entoure la ville de Dihly n'a pas son pareil. Il a onze coudées de largeur, et l'on y a pratiqué des chambres où demeurent des gardes de nuit et les personnes préposées à la surveillance des portes. Il se trouve aussi dans ces chambres des magasins de vivres que l'on appelle *anbâr* ⁽¹⁾, des magasins pour les munitions de guerre, et d'autres consacrés à la garde des mangonneaux et des *ra'adâh* ⁽²⁾. Les grains s'y conservent pendant longtemps sans altération et sans être exposés au moindre dégât. J'ai vu du riz que l'on retirait d'un de ces magasins; la couleur en était devenue très noire; mais il avait un goût agréable. J'ai vu aussi du millet que l'on retirait de cet endroit. Toutes ces provisions avaient été amassées par le sultan Balaban, quatre-vingt-dix ans auparavant. Les cavaliers et les fantassins peuvent marcher, à l'intérieur de ce mur, d'un bout de la ville à l'autre. On y a percé des fenêtres qui ouvrent du côté de la ville, et par lesquelles pénètre la lumière. La partie inférieure de cette muraille est construite en pierre, et la partie supérieure en briques. Les tours sont en grand nombre et très rapprochées l'une de l'autre.

La ville de Dihly a vingt-huit portes, ou comme les appellent les Indiens, *derwâzehs*. Parmi ces portes, on distingue: celle de *Bedhâoun*, qui est la principale; celle de *Mindawy*, où se trouve le marché aux grains; celle de *Djouh*, près de laquelle sont situés les vergers; celle de *Châh, le Roi*, ainsi appelée d'après un individu de ce nom; celle de *Palem*, nom par lequel on désigne une bourgade dont nous avons déjà parlé; celle de *Nedjib*, qui doit son nom à un personnage ainsi appelé; celle de *Camâl*, qui se trouve dans le même cas; celle de *Ghaznah*, ainsi nommée d'après la ville de *Ghaznah*, située sur la frontière du *Khorâçân*: c'est en dehors de cette porte que sont situés le lieu où l'on célèbre la prière de la Rupture du jeûne, et plusieurs des cimetières; la porte d'*Albedjaliçah*, l'extérieur de laquelle s'étendent les cimetières de Dihly. C'est là le nom d'un beau cimetière, où l'on construit des chapelles funéraires. Il y a inévitablement près de chaque tombeau un *mihràb*, lors même que ce sépulcre est privé de chapelle funéraire. On plante dans ces cimetières des arbustes à fleurs, tels que la tubéreuse, le *reiboul* ⁽³⁾, l'églantier, etc. Dans ce pays-là, il ne cesse pas d'y avoir des fleurs, dans quelque saison que ce soit.

1. *anbâr*: terme persan: greniers

2. *tonnantes*: machines de siège, ballistes, plus légères que les mangonneaux.

3. *reiboul*: jasmin.



Tonnante

DESCRIPTION DE LA MOSQUÉE PRINCIPALE DE DIHLY

La mosquée principale de Dihly est d'une grande étendue ⁽¹⁾: ses murailles, son toit et son pavé sont en pierres blanches très admirablement taillées et très artistement reliées entre elles avec du plomb. Il n'entre pas dans sa construction une seule planche. Elle a treize dômes de pierre, et sa chaire est aussi bâtie en pierre; elle a quatre cours. C'est au milieu de la mosquée que l'on voit une énorme colonne fabriquée avec un métal inconnu ⁽²⁾. Un des savants indiens m'a dit qu'elle s'appelle Heft-djouch, c'est-à-dire les Sept Métaux, et qu'elle est composée d'autant de métaux différents. On a poli cette colonne sur une étendue égale à la longueur de l'index, et cet endroit poli brille d'un grand éclat. Le fer ne laisse aucune trace sur cette colonne. Sa longueur est de trente coudées; nous enroulâmes autour d'elle la toile d'un turban, et la portion de cette toile qui en fait le tour était de huit coudées.

Près de la porte orientale de la mosquée, il y a deux très grandes idoles de cuivre, étendues à terre, et réunies ensemble par des pierres. Tout individu, qui entre dans la mosquée ou qui en sort, les foule aux pieds ⁽³⁾. L'emplacement de cette mosquée était un boudkhānah, c'est-à-dire un temple d'idoles; mais, après la conquête de Dihly, il fut converti en mosquée. Dans la cour septentrionale de la mosquée se trouve le minaret, qui n'a pas son pareil dans toutes les contrées musulmanes. Il est construit en pierres rouges, à la différence de celles qui composent le reste de l'édifice, lesquelles sont blanches; de plus, les premières sont sculptées. Ce minaret est fort élevé; la flèche qui le termine est en marbre blanc de lait, et ses pommes sont d'or pur ⁽⁴⁾. L'entrée en est si large que les éléphants peuvent y monter. Quelqu'un en qui j'ai confiance m'a raconté avoir vu, à l'époque de la construction de ce minaret, un éléphant qui grimpait jusqu'en haut avec des pierres. C'est l'ouvrage du sultan Mo'izz Eddin, fils de Nâcir Eddin, fils du sultan Ghiyâth Eddin Balaban. Le sultan Kothb Eddin voulut bâtir, dans la cour occidentale, un minaret encore plus grand ⁽⁵⁾; il en construisit environ le tiers, et mourut avant de l'avoir achevé. Le sultan Mohammed se proposa de le terminer; mais il renonça à ce dessein, comme étant de mauvais augure. Le minaret en question est une des merveilles du monde, par sa grandeur et la largeur de son escalier, qui est telle que trois éléphants y montent de front. Le tiers qui en a été bâti égale en hauteur la totalité du minaret que nous avons dit être placé dans la cour du nord. J'y montai un jour et j'aperçus la plupart des maisons de la ville, et je trouvai les murailles de celle-ci bien basses, malgré toute leur élévation. Les hommes placés au bas du minaret ne me paraissaient que des petits enfants. Il semble, à quiconque le considère d'en bas, que sa hauteur ne soit pas si considérable, à cause de la grandeur de sa masse et de sa largeur.

1. Cette mosquée, appelée Quwwat al-Islam (la Force de l'islam), fut construite sur un temple hindou par Qutb al-din Aibak dès 1192. Elle fut agrandie au début du XIII^e siècle par Iltutmish et au début du XIV^e par Ala al-din Khalji. Son état actuel correspond aux constructions d'Iltutmish.

2. Cette colonne, datant du IV^e siècle et ramenée d'un temple de Vishnu, a environ huit mètres de hauteur. Haft gush signifierait plutôt heptagonale ou de «sept tempéraments», par rapport à sa résistance à la rouille et aux intempéries.

3. Des statues étaient régulièrement ramenées pour être piétinées par les fidèles.

4. Le minaret mesure près de 70 m et ses ornements ont disparus.

5. La base de ce minaret, dont le diamètre est le double de celui de Qutb Minar, est toujours visible dans la cour nord, construite par Ala al-din Khalji et non par son fils Qutb al-din Muhammad comme c'est indiqué ici.



À Delhi, la mosquée Quwwat al-Islam, construite en 1192 par Kutub al-Din Aybak est la première mosquée du Hind. Édifiée sur les restes d'un temple hindou, elle emploie des matériaux provenant de vingt-sept temples dédiés à cette religion, symbolisant ainsi la conquête. Son plan se divise en une grande cour (65 x 45 m), entourée d'une colonnade, séparée de la salle de prière à cinq nefs et cinq coupoles par une façade écran. Cette dernière supporte un important programme épigraphique (hadiths) en kufique, qui, selon les travaux de Welsh, a été réalisé en deux étapes. Le qutub minar est un minaret, édifié par Aybak dans la cour et décoré de corniches de muqarnas et d'inscriptions.

Sous Iltutmish, des extensions eurent lieu: la surface de la colonnade tripla, le qutub minar passa de un à trois niveaux, atteignant sa hauteur actuelle (70 m), et le tombeau du sultan fut adjoint au bâtiment vers 1299. Il s'agit du premier édifice qui utilise l'association entre marbre blanc et grès rouge. De plan carré sous coupole, il est couvert d'inscriptions coraniques, ouvert par trois portails et renferme trois mihrab.

Ala al-Din Khalij avait envisagé une nouvelle extension, qui fut stoppé par sa mort. Le premier niveau d'une seconde tour et une grande porte, au nord (1311), sont les seuls témoins de cette volonté.